

8^e Y²

102388

Marie-
Madeleine

Davy

MUNI

Récit
d'une expérience
d'intériorité

RETZ

Marie-Madeleine DAVY

823

MUNI

*Récit
d'une expérience
d'intériorité*

EDITIONS
RETZ

2, rue du Roule - 75001 Paris

8°Y²

102388



DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

- La Philosophie française contemporaine*, Mendoza, 1949 (épuisé).
Introduction au message de Simone Weil, Paris, Plon, 1954 (épuisé).
Essai sur la symbolique romane, coll. « Homo sapiens », Paris, Flammarion, 1955; *Initiation à la symbolique romane*, Paris, 1964, éd. dans la collection « Champ », 1977.
Simone Weil, coll. « Témoins du XX^e siècle », Paris, Éd. universitaires, 1956.
Un philosophe itinérant : Gabriel Marcel, coll. « Homo sapiens », Paris, Flammarion, 1964.
Nicolas Berdiaev, L'homme du huitième jour, coll. « Homo sapiens », Paris, Flammarion, 1964.
Simone Weil, coll. « SUP-Philosophes », Paris, P.U.F., 1966.
La Connaissance de soi, coll. « SUP », 2^e éd., Paris, P.U.F., 1971.
L'Homme intérieur et ses métamorphoses, Paris, Éd. de l'Épi, 1974, 4^e éd., 1984.
Un itinéraire : à la découverte de l'intériorité, Paris, Éd. de l'Épi, 1977, 3^e éd., 1984.
Henri Le Saux, swami Abhishiktananda, Le Passeur entre deux rives, coll. « Témoins spirituels d'aujourd'hui », Paris, Éd. du Cerf, 2^e éd. 1983.
Le Désert intérieur, coll. « Spiritualités vivantes », Paris, Albin Michel, 1983.
« Evolution de la liturgie chrétienne », dans Histoire des spectacles, « La Pléiade », Paris, Gallimard, 1965.
Encyclopédie des mystiques occidentale et orientale, direction et articles, Paris, Laffont, 2 vol. 1972 et 1975, Éd. Seghers, 1977, 4 vol.
« Clefs de l'art roman », dans Sources et clefs de l'art roman, Paris, Berg international, 1973.
« Histoire et pensée sur la divinité », dans Croyants hors frontière, Paris, Buchet-Chastel, 1975.
« La lumière dans le christianisme », dans Le Thème de la Lumière, Paris, Berg international, 1976.

ÉTUDES MÉDIÉVALES

- Les Sermons universitaires parisiens (1230-1231). Contribution à l'histoire de la prédication médiévale*, coll. des « Études de philosophie médiévale », Paris, Vrin, t. XV.
Pierre de Blois, Un traité de l'amour du XII^e siècle (ouvrage couronné par l'Académie française) (épuisé).
Guillaume de Saint-Thierry, Meditativae orationes, coll. des « Textes philosophiques », Paris, Vrin.
Un traité de la vie solitaire : Epistola ad Fratres de Monte-Dei, Guillaume de Saint-Thierry, préface de Dom Wilmar, coll. des « Études de philosophie médiévale », Paris, Vrin, t. XXIX, 2 vol.
Saint Bernard, œuvres traduites et préfacées, coll. des « Maîtres de la spiritualité chrétienne », Paris, Aubier (épuisé).
Guillaume de Saint-Thierry, Deux traités de l'amour de Dieu, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, Vrin.
Théologie et mystique de Guillaume de Saint-Thierry, t. I : *La connaissance de Dieu* (thèse de doctorat de philosophie).
Guillaume de Saint-Thierry, Commentaire sur le Cantique des Cantiques, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, Vrin.
Guillaume de Saint-Thierry, Deux traités sur la foi : Le miroir de la foi ; L'énigme de la foi ; Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, Vrin.
« Le Moine et l'Ange en Occident au XII^e siècle », dans L'Ange et l'Homme, coll. Cahiers de l'Hermétisme, Paris, Albin Michel, 1978.
Initiation médiévale, la philosophie au XII^e siècle, Paris, Albin Michel, 1980.



PREMIERE PARTIE

PRIVATION
ET ABONDANCE

« Nous sommes enfants de l'éternité...
L'éternel centre de la génération
de la vie »

Boehme, *Confessions* chap. 10, 43, 45

PREMIÈRE PARTIE

*PRIVATION
ET ABONDANCE*

*L'enfance, la profonde et prometteuse,
est-elle*

dans les racines – plus tard – muette?

Rilke, *Les sonnets à Orphée*, II, XXVII.

*Fil de soie, tu entras
dans la trame.*

Ibid. II, XXI.

Ruptures

« Adieu... Barbara... je... ne... reviendrai... plus. »

Cette phrase, Alain l'avait prononcée avec une extrême lenteur. Le silence présent entre chaque mot en amplifiait le poids. A l'accablante tristesse de l'accent se jumelait la fermeté du ton. La brisure semblait irrémédiable. Désemparés, les liens affectueux continuaient à se faire face. Peu à peu ils se séparèrent en oscillant. Timidement ils auraient souhaité encore se joindre pour se nouer. Il n'en était plus question ! Telles des fleurs fanées, ils pendaient lamentablement. Les plantes flétries sont aussitôt jetées à la poubelle. L'amour assassiné ne trouve aucun lieu de sépulture. Le voici errant à la façon d'un fantôme qu'on ne saurait occire. Au lendemain d'un trépas les souvenirs surgissent. Toutefois ils ne jaillissaient pas encore. Alain devait supporter son veuvage. Quant à Barbara; les morceaux épars de l'amour rompu s'engouffraient dans tout son être; l'obstruaient et la rendaient muette de stupeur ! Dans l'appartement une odeur de cadavre flottait. Sitôt son décès, l'amour répandit un parfum d'une intolérable âcreté.

« Adieu... Barbara... je... ne... reviendrai... plus. »

Les sons de la voix s'éteignirent à la façon d'un accord final que les doigts ne tiennent plus. Cependant leur résonance bruissait encore et se prolongeait. Les murs avaient dû enregistrer la phrase fatidique; ils se la renvoyaient les uns

Ruptures

aux autres. Peut-être ne voulaient-ils pas conserver pour eux l'effroyable nouvelle. Alors ils la balançaient à la façon d'une balle que des mains invisibles échangent.

La bouche qui l'avait promulguée était close et absent son porteur. Celui dont les lèvres s'étaient entrouvertes, pour annoncer quelque chose d'irrévocable, avait fermé la porte derrière lui. Il était dehors avec sa valise sans avoir eu un dernier regard pour ceux qu'il voulait quitter, une jeune femme et un bébé dormant dans un berceau.

Barbara se demandait comment le petit n'était pas réveillé par l'écho qui lui semblait de plus en plus accentué. Le bruit allait-il enfin s'estomper, s'adoucir? A chaque instant il prenait plus d'ampleur. Le débit, normal au départ, devenait saccadé. Les syllabes se détachaient plus amplement les unes des autres. Arrêter, suspendre ce frémissement de lettres, cette tuerie...

Six mots entamaient la chair vive comme autant de coups de poignard. Barbara regarda ses bras et ses mains. Pas de trace de blessure. Ils ne saignaient pas; sa blouse claire ne portait aucune tache. Comment ne pas signifier au-dehors cette agression du dedans? Le dehors et le dedans étaient-ils donc si séparés, différents, cloisonnés?

Soudain les mots résonnèrent plus lourdement encore. Venaient-ils de l'extérieur ou de l'intérieur? Comment le savoir? Le vent pouvait les véhiculer par la fenêtre ouverte – ou étaient-ce les meubles et les bibelots qui, à leur tour, relayaient les murs? La clameur fut si forte que le bébé, réveillé brusquement, se mit à crier. Six hurlements consécutifs.

Barbara ne bougea pas. Elle trouvait normal que l'enfant prenne la relève. Chacun son tour, pensa-t-elle. Sous ces vagissements inarticulés, elle percevait des mots. Des mots qu'il ne pouvait pas dire, puisqu'il était encore au stade du gazouillement, des pleurs et des paillements.

Les yeux de Barbara se fixèrent sur une photographie. Celle d'un jeune homme aux traits flous. Rien de mâle dans ce

portrait candidelement juvénile, une jeunesse prometteuse de maturité, ou une adolescence pouvant s'étaler à la façon d'un chemin qui ne se termine jamais; un sentier sans issue se perdant dans les champs ou les prairies. Prenant conscience de cette fragilité, Barbara l'excusa; il n'avait que dix-sept ans. Il fallait bien qu'il prenne son temps pour devenir un homme. Il y était parvenu peu à peu lorsqu'ils se rencontrèrent. La femme lui fut nécessaire pour s'affirmer. Barbara avait fait naître en lui le désir d'elle. A sa manière, elle provoqua l'appétit d'un mâle chasseur de femelles. Fidèle à la nature, difficilement monogame, il avait été dans la nécessité d'opter pour la pluralité.

Sur la photographie, les lèvres espacées parlaient. Horreur, elles répétaient les mots que les murs, les meubles et l'enfant s'étaient mutuellement légués.

Barbara se leva lentement et tourna à l'envers la photographie. Le visage n'apparaissait plus mais la voix traversait le bristol. Le même motif se répétait. Il ne variait pas.

Les cloches de l'église voisine se firent entendre. Un enterrement, se dit Barbara. Non, c'était probablement la sonnerie de l'angélus. Elle compta six. Sans doute avait-elle omis de retenir quelques sons ou en avait-elle captés davantage. Peu importe, le chiffre fatidique avait été enregistré dans sa mémoire.

Puis ce fut le silence. Les cloches avaient pris en charge la rumeur. Elles semblaient l'avoir délayée tout d'abord pour mieux absorber l'effroyable. L'atmosphère avait retrouvé une nouvelle virginité. L'air, moins chargé, devenait respirable. Un calme pesant succédait à la tempête; il était difficile d'en supporter la densité. Les murs, les meubles se reposaient. Tels des arbres préalablement secoués par un ouragan, ils étaient heureux de ne plus se plaindre. Le bébé dormait; quelques pleurs sur ses joues témoignaient de ses cris. La photographie, retournée, devenue muette, n'avait plus rien à dire.

Ruptures

Debout, Barbara prenait peu à peu conscience de l'ampleur de sa solitude. Elle aurait voulu gémir, saisir, à son tour, la relève suspendue. Ses lèvres semblaient cousues l'une à l'autre. Il lui était impossible d'ouvrir la bouche. Son cœur se mit à pleurer et elle perçut dans son torse le bruit d'un torrent. Je vais me noyer, pensa-t-elle. Il serait préférable que mes yeux pleurent. Mais ceux-ci demeureraient secs. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, ils furent soulevés par d'invisibles vagues.

L'amour rompu. L'amour auquel on met un terme n'est pas l'amour. N'est-il pas éternel par nature ?

Barbara ouvrit ses bras, les tendit devant elle; ils n'avaient plus rien à contenir.

Elle alla chercher l'enfant. Assise par terre, elle le posa sur ses jambes. Elle le trouvait léger, privé du poids de l'amour de son engendreur. N'était-il pas à demi orphelin ? Barbara téléphona à sa mère pour qu'elle vienne chercher le bébé. Elle voulait être seule, uniquement attentive aux mots prononcés par l'homme qui venait de la quitter. Ces mots criaient en elle; ils avaient pris asile dans tout son être. Et elle les répétait en les mélangeant au nom qu'elle pouvait difficilement prononcer : Alain, Alain, Alain.

Alain n'entendit pas l'appel de Barbara. A vol d'oiseau, il était tout près d'elle. La brise ne fut pas assez clémente pour transporter son nom; ou au contraire, par compassion, jugea-t-elle plus sage de ne pas le propager. La voix de Barbara, même perçue d'une façon feutrée, aurait eu pour effet d'aviver la béance de sa plaie.

Ayant quitté précipitamment son appartement de la rue Malebranche, Alain était entré au Luxembourg dans l'espoir de le traverser. Au bout de quelques pas, il s'était affalé dans un vieux fauteuil de fer, face au bassin. La terre étant humide, il posa sa valise sur ses genoux.

Ses derniers mots, prononcés avant de claquer la porte, le hantaient. N'avait-il pas agi sur un coup de tête en lançant

une phrase qui brisait deux ans de vie commune? L'instant n'était pas venu pour lui de peser ses torts ou ceux de sa compagne. Il lui fallait d'abord colmater la blessure dont il était l'auteur et qu'il portait en victime dans ses flancs. Vivre exigeait de rejeter de sa bouche et de ses oreilles ce qu'il avait pu dire dans un moment d'excitation et de désarroi.

Ayant ouvert sa valise, il en regarda le contenu jeté pêle-mêle, à la hâte. Un peu de linge, des ouvrages de mathématique, des notes de cours. Il lui faudrait récupérer ses costumes et les livres dont il avait besoin pour préparer sa licence. Un ami pourrait s'en charger.

Par habitude, Alain avait acheté *Le Monde* dans un kiosque du boulevard Saint-Michel. Il tenta de lire la première page. Devant ses yeux, les lettres s'agitaient à la façon des fans du rock qu'on peut voir à la télévision se ployer dans tous les sens. Trémoussements des jambes, des bras, du torse; le sautilllement des lettres les imitait. Lorsqu'il arrivait à rendre les mots immobiles, à les enchaîner les uns aux autres, il n'en comprenait pas le sens. Agacé, il plaça la valise devant ses pieds sur le gazon et le journal dessus. Son regard errant s'appesantit sur une communauté de pigeons en attente d'un peu de nourriture. Certains se querellaient, volant au-dessus l'un de l'autre pour échapper aux coups de bec et pouvoir en donner eux-mêmes généreusement. Peut-être s'agissait-il d'un jeu? D'autres faisaient la roue autour d'une femelle convoitée. Une jeune femme lança dans l'herbe un morceau de croissant, ce fut la ruée. Le bruit de leur envol sortit Alain de sa torpeur. Il maugréa quelques paroles inintelligibles.

Une jeune fille, assise sur une chaise proche, l'interpella : « Vous n'aimez pas les oiseaux? Moi je les adore et chaque fois que je passe dans le jardin, je leur apporte un petit cadeau. » Alain tourna son visage vers celle qui lui parlait. Il ne répondit pas. Toutefois il frémit en remarquant ses yeux verts et sa chevelure auburn. Il murmura : « ... Barbara. » En dépit de la coïncidence de la couleur des yeux et des cheveux, les deux

Ruptures

femmes ne se ressemblaient guère. Barbara avait des joues roses, il ne lui était pas nécessaire d'aviver son teint. Cette inconnue très pâle portait la trace d'un fard. Mince, les jambes étendues devant elle, les bras posés sur ses genoux évoquaient quatre bâtons pas plus gros que des manches de balais. Par contre Barbara était femme, avec des rondeurs discrètes aux charmants contours.

La fille se moquait de lui et riait en le regardant. Irrité, Alain se leva, posa sur elle un regard chargé de reproches; n'avait-elle pas interrompu son repos? Elle s'esclaffa. Ses lèvres retroussées laissaient apercevoir de très belles dents pointues. Elle doit bien savoir mordre, se dit Alain, tout meurtri d'être l'objet de son ironie.

A peine avait-il fait quelques pas dans la direction du bassin qu'un petit garçon se planta devant lui :

« Monsieur, pourrais-tu rattraper mon bateau? »

Alain fut attendri par l'accent de la voix qui retenait une émotion très vive. Essoufflé par la crainte de perdre ce qu'il aimait, l'enfant désignait du doigt la coque d'un minuscule voilier qui s'éloignait du bord. Penché au-dessus de l'eau, Alain put récupérer le navire fugitif. En le rendant à l'enfant qui lui disait merci, il lui demanda son prénom. Lulu fut la réponse.

Le nom de Lulu fit sursauter Alain. Il évoquait son fils Ludovic. Dans quelques années il serait peut-être là, au bord du bassin du Luxembourg, demandant à un étranger de l'aider à retrouver son jouet.

Tout semblait s'acharner contre lui, la fille aux yeux verts et l'enfant innocent. Il lui fallait quitter ces lieux évocateurs de souvenirs. Ce Luxembourg était son jardin. Élève au lycée Saint-Louis, il y venait souvent avec des camarades pour d'interminables échanges. La politique laissait ces jeunes gens indifférents. Leur sujet de conversation concernait la littérature. Si l'un d'entre eux avait composé un poème ou écrit une nouvelle, il lisait volontiers son texte à haute voix sous

les encouragements ou encore les sarcasmes et même les quolibets. Parfois la lecture était brusquement interrompue par l'arrivée de la gardienne venant faire payer les chaises et les fauteuils. Tous se levaient brusquement et couraient se poser ailleurs. La pauvre femme n'arrivait jamais à les joindre pour encaisser quelques francs.

Alain avait rencontré Barbara à la Sorbonne, ils fréquentaient les mêmes cours et avaient pris l'habitude de se mettre l'un près de l'autre. Leurs échanges s'avérèrent tout d'abord d'une grande banalité. Ils se passaient des notes, des articles. Barbara possédait une intelligence très vive qui lui permettait de préparer en peu de temps les auteurs de son programme et de lire les écrivains qu'elle aimait. Par amour elle avait choisi les lettres modernes. Plus scientifique que littéraire, après beaucoup d'hésitations, Alain avait opté pour des études de littérature. Celles-ci ne retenaient guère son intérêt. Les deux étudiants fêtaient les réussites de Barbara et les échecs d'Alain. Déçu, le jeune homme s'était déterminé finalement pour les mathématiques.

Séparés par des options différentes, ils se retrouvaient dans des restaurants universitaires. Un jour ils décidèrent de vivre ensemble. Alain partageait un studio avec un ami, il fut donc convenu que celui de Barbara abriterait leurs amours juvéniles.

Tel un film chargé d'images disparates, tout un passé défilait dans la tête d'Alain. Avant leur vie commune, il était si souvent venu au Luxembourg avec Barbara. Les mains nouées, ils s'amusaient à courir ensemble tels des adolescents, s'arrêtant pour se serrer tendrement l'un contre l'autre, indifférents aux regards qui se posaient sur eux. Il y avait toujours un ou plusieurs vieux messieurs friands de se repaître des ébats de jeunes gens qui ne les concernaient plus.

Le Luxembourg était trop chargé d'un passé avec lequel il convenait de rompre. Alain résolut de le quitter afin de se rendre rue d'Assas, chez Florence qui d'ailleurs l'attendait.

Ruptures

Florence avait bien aménagé son petit appartement. Il apparaissait agréable en raison de son ordonnance parfaite. Tout était net, ruisselait de propreté en dépit des bibelots superflus et d'un déploiement insolite de plantes vertes qui égayaient mais réduisaient singulièrement l'espace. D'origine hollandaise, sa grand-mère maternelle lui avait légué le goût d'un intérieur douillet. A force d'être briqués, les meubles semblaient neufs et impersonnels. Les vitres lavées chaque semaine et recouvertes de voiles légers auraient pu permettre de reconnaître les passants si le studio avait occupé un rez-de-chaussée. Situé au sixième, il était impossible de plonger nulle part, la rue était trop large pour voir les habitants de l'immeuble d'en face. Dans un coin, la copie d'une statue du XVII^e représentait une femme vêtue d'une robe blanche et d'un manteau rouge. Dans sa main, Florence avait placé un ballon de papier blanc dans lequel une ampoule répandait une lumière tamisée qui invitait aux confidences et à l'intimité. Sur le divan, qui servait de lit, des coussins soyeux de couleurs vives permettaient de soulever la tête et de caler les reins. A l'opposé, une table ronde portait deux couverts. Devant chaque assiette un vase minuscule contenait une rose. Elles étaient en plastique, mais fort bien imitées. Chaque semaine, Florence les parfumait d'une façon différente. Ainsi les pseudo-roses auraient pu faire une publicité pour Dior, Guerlain, Chanel, Lanvin, Nina Ricci. Telle était leur originalité de ne pas dégager l'odeur qu'elles évoquaient.

Lorsque Alain sonna à la porte, Florence comprit immédiatement sa nervosité. Devant son visage bouffi, elle ne fit aucune remarque. Elle retint le mouvement de tendresse qu'il aurait projetée dans ses bras. Ayant pris sa valise, elle lui retira son veston et le fit asseoir. Infirmière, Florence savait que l'homme a besoin d'être materné lorsqu'il se sent malheureux. Durant un bref instant Alain posa sa tête sur son épaule et elle se contenta de faire glisser sa main sur sa joue.

Elle lui servit un whisky. Alain le but d'un trait. Puis elle alluma une cigarette et la plaça entre ses lèvres. Doucement elle regardait l'homme blessé qui allait peut-être amorcer sa convalescence après un choc opératoire. Quel était ce choc? Elle l'ignorait.

Alain se sentait accueilli, protégé. Il avait besoin d'un nid, il le trouvait avec sa tiédeur et sa sécurité. Tel un oisillon apeuré, il pouvait éventuellement se cacher sous le pennage de Florence. Enfin, il abordait un havre de paix et de quiétude pour tenter de s'ancrer. L'intérieur bourgeois, quelque peu suranné, lui plaisait.

Auparavant, il s'éprouvait comme un écorché vif que le moindre grain de sel aurait pu faire hurler. Le grain de sel aurait été question. Et Florence ne demandait rien. Sa présence maternelle – elle était son aînée de cinq ans – le détendait. Il se tenait semblable à un petit garçon qui pourrait – le cas échéant – se blottir contre le sein de sa mère. Faute de pouvoir pénétrer dans l'obscurité chaude du ventre, il fallait bien se contenter de la tiède rondeur de son extériorité.

La tension de son regard s'était amenuisée. Le gonflement de son visage commençait à se réduire. Il allait pouvoir s'exprimer en étant certain d'être compris. L'ébauche d'un sourire s'amorçait sur ses lèvres. Durant un instant il ferma doucement les paupières, à la façon d'un chat qui va ronronner. Le sommeil allait-il l'engourdir et lui permettre de quitter momentanément ses soucis?

La sagesse aurait été de respecter son besoin de repos, d'être patient à son égard, de comprendre la nécessité d'un entracte qu'évoquaient ses paupières closes tel un rideau baissé.

Mais Florence ne voulait pas être indépendante de la scène, elle fit brusquement lever le rideau en lui proposant de s'allonger.

Debout, proche de lui, les bras ouverts, elle souhaitait l'aider à faire les quelques pas qui le séparaient du divan. Déjà elle espérait qu'il l'inviterait à s'étendre près de lui. Vainement,

Ruptures

elle tentait de refouler son désir. Mais son corps refusant la moindre attente s'était mis à trembler. Elle éprouvait le frémissement de sa chair devant son ami qui ne songeait qu'à sa propre douleur. Florence ignorait que ce bref retour sur elle-même aurait pour conséquence d'éloigner Alain. Deux égoïsmes superposés allaient engendrer une distance entre les deux amants.

Leurs biens respectifs se trouvant momentanément séparés, il aurait été nécessaire que l'un d'eux s'oublie au profit de son compagnon. Or aucun des partenaires ne se trouvait capable d'épouser la vision de l'autre. Florence contenait avec peine sa béance. Quant à Alain, totalement englué dans sa propre tragédie, comment aurait-il pu s'orienter vers autrui ? Sous l'emprise de sa psyché meurtrie, son corps était devenu étranger à toute activité sexuelle. Même le plus banal geste de tendresse lui aurait semblé impossible ! Collé à sa souffrance, il l'écoutait résonner en lui. Certes le whisky en amoindrisait quelque peu la véhémence, toutefois il la véhiculait, la drainant sans l'effacer.

Alain n'avait pas répondu à l'offre de Florence ; incrusté dans son fauteuil, il n'entendait pas en bouger. D'un signe de tête il lui demanda un second whisky.

Elle le lui donna en ayant soin de ne pas être trop prodigue. L'infirmière avait repris son rôle. Certes, elle aurait souhaité ajouter un peu d'eau. Alain buvait sec lorsqu'il était déprimé, il ne convenait donc pas de le contrarier. Toutefois la main d'Alain se posa sur la sienne, non en signe d'amitié mais pour lui faire verser davantage d'alcool. Sa résistance fut faible. Elle voulait à tout prix lui faire plaisir.

Ce que la présence de Florence n'avait pas obtenu, le whisky allait le réaliser. Alain se détendait de nouveau. La jeune femme comprit qu'il allait parler et qu'elle devait l'écouter sans l'interrompre, avec la ferveur d'une attention non feinte. Assise, les mains sur ses genoux, elle attendait.

Alain entama une sorte de monologue qui ne s'adressait pas

à une seule personne. Florence représentait des millions d'interlocuteurs. Prenant le monde à témoin de son infortune, son malheur concernait, non seulement les hommes, mais les pierres, les plantes, les animaux. D'un geste pathétique traçant une demi-circonférence, il invitait tous les vivants à l'écouter.

Florence frissonna. Elle était habituée à entendre les doléances de son ami. Soudain il lui semblait que tout allait être neuf, inusité. Elle avait peur de souffrir dans sa tête, son cœur, sa chair. Recroquevillée, sorte de boule humaine haletante, elle attendait avec effroi des paroles dont elle craignait la cruauté.

Mais Alain ne pensait pas à Florence, c'était de lui qu'il s'agissait et de personne d'autre.

Après quelques instants d'hésitation et de bégaiement dans la voix, Alain annonça :

« C'était invivable, absolument invivable. »

A mesure que les mots étaient lancés, il reprenait de l'assurance.

Des gouttes perlaient sur ses tempes. Il avait trop chaud. Ayant déboutonné le col de sa chemise, il semblait avoir besoin d'air frais pour s'exprimer. Florence se pencha, elle était si proche de lui qu'elle huma sa sueur. Celle d'un animal traqué. Florence avait l'habitude de l'odeur moite des comateux : la sueur de l'agonie. C'était bien cela, Alain allait mourir à son passé s'étendant sur quelques années ; une durée brève, dans une longue existence ; une cruelle et bouleversante expérience pour un jeune homme de vingt ans qui se croyait amoureux parce qu'il savait étreindre avec plaisir.

« J'en avais ras-le-bol, poursuivit Alain, l'impression de vivre dans un fourre-tout anesthésiant. Je retrouvais mes chemises enfouies sous des dictionnaires, mes deux ou trois cravates servaient de signets dans des livres. »

Florence remarqua l'emploi de l'imparfait. Elle le retint en le faisant résonner dans sa tête. Un léger contentement commençait à montrer son museau. Alain avait peut-être quitté

Ruptures

Barbara pour elle? Alors pourquoi demeurait-il froid et distant?

Alain enchaîna : « Quant aux repas, c'était horrible. Par manque de temps et de goût, elle se procurait des plats cuisinés que nous étions condamnés à manger froids. Elle achetait même des œufs durs pour ne pas avoir à les faire bouillir. »

Dans son discours, Alain utilisait le pronom « elle » pour désigner Barbara. Il était encore incapable de prononcer son nom.

Florence savait l'horreur de Barbara pour le ménage et l'art culinaire. Sa rivale se situait aux antipodes de ses propres goûts et de ses préoccupations. Elle prit très vite conscience de son avantage. Certaine de triompher, ses yeux brillèrent, tels ceux d'un conquérant persuadé de sa victoire future.

Alain semblait rêver. Une légère grimace crispa son visage. L'infirmière eut d'abord l'impression qu'il se trouvait dans un état nauséeux. Ensuite elle comprit que ce malaise n'avait pas pour origine l'estomac ou le foie. Tendre une cuvette – comme elle le faisait parfois à l'hôpital – aurait été superflu. Malheureux, le jeune homme voulait vomir son passé afin de le rejeter hors de lui.

« Tu sais, dit Alain, sur un ton confidentiel qui réduisait à elle seule l'aveu qu'il allait faire – tout est devenu tragique avec sa grossesse et la naissance du petit. Nous étions trop jeunes l'un et l'autre pour nous charger d'un enfant. Nos études respectives absorbaient nos journées. Le porter le matin à la crèche, le reprendre le soir, le nourrir et le changer devenaient des corvées insupportables. Nos discussions se sont déjà avérées violentes durant les deux premiers mois de sa grossesse. Je voulais qu'elle se fasse avorter. Elle demanda l'avis de sa mère qui lui conseilla de garder l'enfant. Je savais que le gosse serait entre nous une cause de discorde. Elle ne voulut rien entendre, disant qu'il était impossible de tuer le germe de vie qui poussait dans son ventre. Cependant, évacuer

un fœtus me semble sans gravité, d'autant plus qu'il n'était pas certain d'arriver à terme. »

Florence se rappelait son service dans une salle d'accouchement; la tendresse qui enveloppait ses gestes en accueillant le nouveau-né. La joie de la délivrance; celle de la mère et des assistants lors du premier cri. A chaque fois, elle avait l'impression de collaborer à une création. Elle aurait aimé chanter en lavant le bébé.

« Cependant, reprit Alain, ce petit, elle ne le désirait pas. Elle savait qu'il allait alourdir notre existence et sans doute la briser. Plus femme que mère, elle n'était pas faite pour la maternité, du moins à ce moment. D'ailleurs elle s'occupe mal de Ludovic; il est souvent malade! Il nous faut sans cesse convoquer sa grand-mère pour le soigner. Celle-ci l'emporte chez elle pour nous en débarrasser. Or, cette femme est insupportable », ajouta Alain avec exaltation.

La digestion du whisky semblait difficile. Ses mains tremblaient. Visiblement épuisé, il voulait cependant poursuivre son récit, le mener jusqu'à son terme, en quelque sorte l'accoucher.

La fatigue d'Alain gagnait Florence. Son attention décroissait telle la mer qui se retire. L'égoïsme de son partenaire commençait à l'irriter. Elle pensait au petit Ludovic non désiré et manquant d'affection. Une légère révolte l'envahissait.

Elle l'interrompt :

« Tu sais, je pourrais me charger de ton bébé à chaque week-end. »

Alain ne répondit pas, sinon par un geste évasif.

« Cette femme est insupportable », répéta Alain, après un long soupir. « Elle nous donne des conseils, nous traite comme des gamins. Lorsqu'elle arrive, elle va mettre de l'ordre dans la chambre, se précipite dans la cuisine pour faire la vaisselle; dans la salle de bains, elle lave le linge. Bref, elle s'incruste. Nous ne sommes pas mariés et il me faut supporter le poids d'une belle-mère abusive dont la présence est redoutable. »

Ruptures

Une forte odeur de brûlé se répandit dans la pièce. Florence s'éloigna et revint aussitôt.

« Le fond de la blanquette est pris, dit-elle, mais le dessus doit être bon. Nous pourrions dîner. »

Semblable à une éponge saturée, les plaintes de son ami lui devenaient pesantes; elle ne pouvait plus les assumer. Une coupure s'imposait; sorte de halte nécessaire au cours d'une longue marche.

Une fois encore Alain refusa d'interrompre son propos. Il n'avait pas tout dit. Il sentit que sa compagne était devenue absente et qu'il n'avait plus d'interlocuteur. Tant pis! Il s'exprimerait quand même.

« J'ai quitté Barbara d'une façon définitive », dit-il.

Il annonçait la nouvelle en criant. Le fait de l'avoir nommée ravivait ses plaies.

« Alors, dit Florence, tu viens t'installer ici. »

Le « ici » signifiait « avec moi ».

Le charme était rompu. L'amante avait pris le pas sur la mère, cette dernière s'était évanouie. Il n'en restait nulle trace. L'accent de Florence s'affichait triomphant.

Enfin, elle pourrait l'avoir sans partage. Toutes les attentes qu'elle avait engrangées inconsciemment dans sa mémoire faisaient soudain surface. Alain était toujours en retard et parfois il ne passait pas le soir sans pour autant la prévenir. Durant des heures elle guettait son pas dans l'escalier. Il arrivait toujours en bondissant sur les marches qu'il enjambait avec vivacité. La sensibilité de Florence, nourrie par le désir de l'étreindre, lui faisait imaginer sa venue. Elle se précipitait vers la porte, l'ouvrait. Il n'y avait personne. Parfois le gamin du septième, qui rentrait de l'école, lui lançait sur le palier un gentil « Bonjour Madame », auquel elle répondait d'une voix d'agonisante.

Une intuition traversa brusquement sa psyché. L'abandon de Barbara risquait de se déployer et de s'étendre à elle-même.

Quitter Barbara c'était rompre avec un passé qui la comportait.

Alain souhaitait sans doute avoir une existence nouvelle dont il ignorait encore le contenu. Ainsi, retrouver Barbara, c'était revenir vers elle. N'étant pas jalouse, elle admettait aisément un ménage à trois. Alain habitait avec sa compagne mais il venait la voir dans la soirée à la sortie de ses cours ou de son travail en bibliothèque.

Était-ce irrémédiable ? Devant la crainte de perdre Alain, elle voulait à tout prix restaurer le fil rompu, en quelque sorte faire un nœud afin de pouvoir continuer sa propre route. Florence se sentait incapable de vivre sans les visites presque quotidiennes de son amant. Par tempérament, il lui était impossible d'aimer plusieurs hommes à la fois et elle n'avait aucun remplaçant en perspective. En raison de sa fidélité, elle avait évincé plusieurs jeunes médecins qui lui faisaient la cour. Refusant la solitude, l'isolement, elle se fit soudain câline, passa ses mains dans la chevelure frisée d'Alain, abaissant son visage contre le sien. Alain ne bronchait pas. Il s'était mis debout et la fixait.

« J'ai dit à Barbara des paroles irrévocables.

– Rien n'est irrévocable », dit Florence d'une voix pleine de tendresse. « Reviens vers elle. Ne la quitte pas. Tu souffres toi-même et tu la fais souffrir. Comment peux-tu l'abandonner avec le gosse. Téléphone-lui que tu retournes vers elle. Elle éclatera de joie.

– J'ai prononcé des paroles irrévocables », reprit Alain.

C'était au tour de Florence de trembler.

Elle murmura : « Qu'as-tu dit ? »

La phrase qui résonnait encore dans le studio de Barbara, hantait toujours la mémoire d'Alain. Elle était en lui frémissante, dévorant sa chair, aspirant son sang, labourant sa psyché. La question posée par Florence eut pour effet d'attirer la décharge de plomb – qu'il avait lancée lui-même – et dont il éprouvait les multiples blessures. L'interrogation prenait la forme d'un scalpel de chirurgien, lors d'une extraction de balles enfouies dans la région du cœur.

Ruptures

Alain hurla :

« J'ai dit : " Adieu Barbara, je ne reviendrai plus ". »

A leur tour, les murs du studio de Florence répétèrent les mots décisifs. Ce fut d'abord un chuchotement, puis ensuite une clameur : « Adieu Barbara, je ne reviendrai plus. »

Alain n'entendait rien. Il avait achevé de vomir son passé. Libéré, il ouvrit la porte.

Sans se retourner, il utilisa les termes qu'il avait coutume de prononcer chaque jour :

« Bonsoir Florence. »

Il retint cependant le « à demain » qui prolongeait son habituel au revoir.

Florence comprit qu'elle aussi le perdait définitivement.

Elle aurait voulu l'étreindre une dernière fois, se jeter à genoux, prendre ses jambes entre ses bras afin de le retenir. Glacée d'épouvante, enivrée par une tragique souffrance, elle se sentait rivée au sol.

Péniblement, elle gagna le palier, penchée sur la rampe, elle cria :

« Mais tu es père, Alain, ne l'oublie pas; tu as un fils, Ludovic. »

Elle entendit le pas rapide d'Alain qui descendait plusieurs marches à la fois. Elle éclata en sanglots. Sa bouche devenue veuve aurait voulu crier.

Le gosse du septième rentrait en sifflotant. Il vit son visage et se tut. Il n'osa même pas la saluer et baissa la tête. Arrivé chez lui, il annonça :

« Maman, la dame du sixième, elle pleure sur le palier.

– Elle était seule? demanda la mère.

– Non, dit le gamin, un monsieur descendait en courant l'escalier.

– Ah! conclut la femme, c'est toujours la même chose! »

Un nouveau nom

Ludovic poussa chez sa grand-mère maternelle. Elle en avait pris complètement la charge. L'enfant se portait bien, il se sentait aimé. Barbara vint le voir régulièrement, chaque semaine durant une année. Ayant terminé une licence de lettres modernes et un doctorat de 3^e cycle, elle aurait souhaité avoir un emploi à Paris. Malheureusement ses recherches pour trouver du travail n'eurent aucun succès. Ainsi elle fut contrainte d'accepter un poste à l'Alliance française de Londres. Sa rencontre avec la vie anglaise l'enchantait au point qu'elle ne revenait pas en France durant la période scolaire; elle ne visitait son fils qu'aux grandes vacances. Quant à Alain, il lui fut permis de rompre le sursis qui lui avait été accordé pour ses études. Ayant choisi la coopération, il fit son service militaire aux Antilles. Séduit par la beauté des lieux et l'extrême gentillesse des indigènes, il décida d'y demeurer et put occuper un poste dans une école primaire.

Après la tragédie de leurs adieux, les deux jeunes gens furent l'un et l'autre dépressifs durant quelques mois. La vitalité de leur jeunesse, aidée par la nécessité de leur adaptation à un nouveau mode d'existence, leur permit de surmonter la cruauté de leur séparation.

Ils ne s'écrivaient pas et peu à peu, ils se détachèrent l'un et l'autre de leur vie estudiantine. Or celle-ci comprenait à la fois leur rencontre et leurs deux années de vie commune.

A l'égard de Ludovic, le problème demeurait entier. Environ